

personnage aussi riche et aussi important que le croit le Fulminante, je payerais et tout serait dit. Que faire ?

— Détromper le Fulminante !

— Comment !

— Par notre ami Culumerlo l'aubergiste. J'ai idée que cet excellent aubergiste consentirait à remettre au Fulminante la lettre que vous lui écririez pour l'éclairer.

— Ecrivons vite et partons.

Armand écrivit une lettre très pathétique au Fulminante et la porta à Culumerlo qui se chargea de la commission, moyennant finances.

Armand résolut de ne parler de rien à Fernande ; mais au bout de quarante-huit heures, il reçut une lettre de Fulminante qui mit le comble à son chagrin.

Voici la terrible conclusion par laquelle elle se terminait : " J'ai pris mes renseignements ; je sais à quoi m'en tenir. Rien au monde ne me fera changer de détermination quant au prisonnier. "

Armand rendit compte de cette lettre à Carlo, qui avait toute sa confiance.

— Je suis résolu, dit-il, à parler moi-même au Fulminante. Il ne croit pas à ma lettre, mais il me croira, moi, lui parlant.

Je pars ce soir même.

— Sans sauf-conduit ?

— Je n'en ai pas besoin. Je vais dire loyalement au Fulminante quelle est notre fortune et je le laisserai libre de fixer la rançon.

— Mais mademoiselle Fernande ?

— Je la laisse en bonnes mains. La baronne est une mère pour elle, et le père de la baronne, le comte de Terezinski, saura la défendre et la protéger pendant ma courte absence.

— Je crois en effet, dit Carlo, qu'elle sera bien gardée par cette famille honorable. Toutefois je n'approuve pas trop votre projet ; je n'irai pas là-bas.

— Le Fulminante est connu ! dit Armand. Jamais il ne voudrait se parjurer. Quel intérêt y aurait-il du reste ?

— Prenez garde.

— Ma résolution est prise.

— Alors bonne chance !

Carlo serra la main du jeune homme et s'éloigna.

Fernande cependant fut fort étonnée avant le déjeuner de voir entrer la baronne chez elle.

— Ma chère enfant, dit celle-ci, il y a dans la vie de graves circonstances où il vous faut montrer du courage ; vous allez avoir besoin de fermeté.

— Vous m'effrayez, madame, dit Fernande. Serait-il arrivé quelque malheur à mon oncle ou à mon frère ? parlez ; j'aime mieux tout savoir immédiatement.

— M. Armand, que j'aime comme un fils, dit la baronne, est parti sans me consulter, sans me dire au revoir, sans vous parler.

— Parti ?... s'écria Fernande.

— Il est allé dans la montagne pour parlementer avec le Fulminante. Il faut cependant ne pas s'exagérer le péril ; ces bandits sont loyaux. Le Fulminante passe pour être extrêmement délicat dans les questions d'honneur. Voici du reste une lettre de votre frère.

Fernande ouvrit la lettre en tremblant et lut les larmes aux yeux :

" Chère sœur,

" Notre oncle doit être délivré et mon devoir est de me rendre à une conférence avec le Fulminante ; je serais lâche en agissant autrement que je le fais et vous me mépriserez. Je serai parti pendant quatre ou cinq jours au plus et je vous laisse aux soins de la famille Wadzivill, qui vous protégera avec dévouement. Je vais comme si j'avais des ailes et je reviens avec notre oncle sans perdre une seconde. Je vous embrasse et vous aime de tout mon

cœur, laissant à votre droiture le soin de juger ma conduite en cette affaire.

" Votre tout dévoué,

" ARMAND "

Fernande eut un affreux serrement de cœur et fut torturée par un sombre pressentiment.

— Je ne le reverrai jamais ! dit-elle.

La baronne prodigua à Fernande des consolations qui laissèrent la pauvre enfant inconsolable ; dans la journée, madame de Wadzivill sortit et se fit conduire dans un quartier fort retiré de Naples ; elle sonna à la porte d'une maison de très simple apparence. Elle se fit connaître, et un instant plus tard, la baronne était en présence de la comtesse Ellora.

— Quelle nouvelle ? lui demanda celle-ci avec empressement.

— Il est parti.

— Qui donc ? Armand ?

— Oui.

— Parti, où cela ?

— Pour un rendez-vous convenu avec le Fulminante ; il s'est mis en route ce matin.

— C'est impossible ! fit la comtesse. Le Fulminante ne peut avoir pris de rendez-vous avec lui.

Et sonnant, elle dit au domestique qui accourut :

— Mon pupitre.

On le lui apporta.

Elle se mit à écrire un télégramme en signes conventionnels et le fit porter.

— Il y a réponse ! dit-elle au domestique. Tu attendras.

Et quand elle fut seule :

— Si le Fulminante est dans sa grotte, comme je le crois, nous aurons bientôt le mot de l'énigme.

Puis elle se fit raconter tous les détails que la baronne pouvait connaître ; celle-ci cependant s'étonnait que l'on pût télégraphier si facilement à un chef de bande ; la comtesse lui expliqua combien c'était simple.

— On a, lui dit-elle, le droit d'envoyer des dépêches chiffrées. Donc le secret est gardé. D'autre part le Fulminante a des affiliés chargés de recevoir les télégrammes. Ils savent où le trouver. Si, par hasard, il avait quitté sa grotte, j'en serais aussitôt avertie. La personne qui va recevoir mon télégramme m'indiquerait ce que je dois faire.

En effet, deux heures à peine s'étaient écoulées que le domestique rapportait la réponse. Voici sa teneur : " Attribuez l'action du jeune homme à un coup de tête de sa part. Il vient à moi sans sauf-conduit. "

Les yeux de la comtesse rayonnèrent.

— Enfin ! s'écria-t-elle, il est à nous ! Le Fulminante aura le droit de le retenir et je pourrai enfin le tenir sous ma main.

La baronne sourit, connaissant le secret d'Ellora ; elle lui demanda :

— Quand pourrai-je commencer à laisser agir le chevalier Wadzivill ?

— Quand tu voudras. Je te recommande la prudence.

— Sois tranquille. Pour plus de sûreté, je vais alarmer la jeune fille sur le danger de coucher seule dans son appartement ; elle prendra une chambre communiquant avec la mienne.

— Très bien ! dit la comtesse.

— Pendant la nuit, le chevalier Wadi aura tout le temps d'agir sous nos yeux.

— Pas de précipitation. Il faut que mon vampire ne lui suce les tempes que peu à peu, très lentement.

Elle mettra deux mois à mourir. On attribuera cela au chagrin, à la consommation ! Oh ! j'ai bien compris.

— Quand ce sculpteur, Madejo, qui est amoureux d'elle, reviendra, veillez sur lui. Il ne faut pas que l'ombre d'un soupçon lui vienne ; il ferait savoir ses craintes au Ful-